

Jacques Arnault

Secrets d'hier, d'aujourd'hui, de demain

Les pourquoi gouvernent notre vie. Nous sommes environnés de mystères. C'est ainsi que l'intelligence humaine, au fil des siècles, a voulu pénétrer les secrets de l'univers. Le secret, le plus souvent, de par sa nature, multiplie les obstacles à la compréhension des choses. Il se dissimule à nos regards, s'opposant à l'esprit en recherche de principes physiques, métaphysiques, philosophiques pouvant l'éclairer et projeter une lumière sur le monde de l'inconnu. La réflexion et le hasard se sont parfois donnés la main pour fournir des réponses aux premières interrogations humaines.

La première idée reçue expliquait que la terre était au centre de l'univers. La découverte par Copernic de la rotation de notre planète sur elle-même; sa révolution autour du soleil reprise par Galilée pour confirmer sa théorie fut un des premiers secrets à perdre son statut après celui du mystère du feu pouvant jaillir d'une simple étincelle. Il en fut de même de la gravitation universelle avec Newton et sa pomme, l'Euréka d'Archimède dans sa réflexion sur la poussée des corps plongés dans un liquide alors qu'il prenait son bain. Ces secrets d'antan sont devenus des évidences.

Les secrets d'autrefois, ceux d'hier, appartiennent à l'histoire des découvertes. Venus jusqu'à nous, du fond des âges, certains non élucidés pourront toujours conserver leur part de mystère, s'ils se prêtent à diverses interprétations de notre imagination pour susciter l'envie de poursuivre la quête du savoir à la recherche de la vérité.

A l'origine du secret d'origine humaine peut parfois se dissimuler une volonté pour le protéger des regards inquisiteurs. Ce type de secret est vulnérable. Il est perdu, s'il est découvert avec toutes les conséquences de ce qu'il pouvait recouvrir. Les pharaons ont consacré beaucoup de leur temps à faire édifier des pyramides colossales pour concevoir des systèmes de fermeture de leurs chambres mortuaires, inviolables en théorie. La recherche historique dans l'histoire des civilisations s'est adonnée à une sorte de jeu pour répondre à la question posée. Que voulait dissimuler les concepteurs des pyramides ? Ces recherches se poursuivent encore pour enrichir les musées et les connaissances de leurs visiteurs. Elles font progresser l'histoire des civilisations. Dans ce genre de recherches, l'identification d'un phénomène précède parfois le questionnement de son existence d'où la réflexion plus ou moins pertinente : Si c'était un secret, il était bien gardé. Cela peut être dit, sur le ton badin de victoire, après sa découverte.

Le plus banal est celui du trésor caché dans un lieu tenu secret, fruit d'une histoire colportée au cours des siècles sur des fondements pouvant accréditer son existence. Il en est ainsi de celui des templiers, du moins ce qui pourrait en rester, mis à l'abri après le procès de son grand maître, Jacques de Molay, alors gardien du trésor royal dont le roi Philippe Auguste voulait disposer, en toute liberté pour guerroyer. Certains sont encore à sa recherche depuis la disparition de l'ordre ? Plus avant dans le Moyen-Age, le secret de la pierre philosophale posait problème aux alchimistes pour fabriquer des pépites d'or usant de formules cabalistiques pour maîtriser les difficultés. L'or est un métal parmi les autres valorisé par sa relative rareté. Il est parfois appelé à se cacher sous l'habit du secret, pour se protéger des envieux.

Les romanciers ont fantasmé sur le principe du secret habilitant l'existence de l'île au trésor, du fruit des rapines des corsaires dissimulées au fond des grottes, et plus prosaïquement de ceux enfouis dans les abîmes des mers à la suite de naufrages.

Au travers de ces exemples, les secrets ont foisonné, sous toutes formes et sous toutes latitudes, avant que la pensée organisée, au travers des découvertes au cours des siècles, puisse fournir une explication sérieuse à une interrogation posée à leur sujet.

Il ne me semble pas qu'il y ait de frontières entre hier et demain en la matière; il n'est de semaines apportant son lot de découvertes; La recherche fondamentale précède la recherche appliquée à la résolution de problèmes à autant de secrets en tous domaines de la science et de ses branches multiples. Pascal avait mis sur la voie les chercheurs sur l'infiniment grand et l'infiniment petit sur la base de l'atome rendu fissile tandis qu'Einstein posait le principe de la relativité, base de la physique nucléaire. Elle engendra la bombe atomique. En dehors des grands secrets dissimulés à nos regards se développent les petits jardins secrets, nourris en chacun de nous, comme étant une part de la psychologie de la cachotterie plus ou moins sérieuse de notre humanité. A titre individuel ou en raison de son appartenance à un groupe social culturel ou politique, chaque être humain recèle sa part de mystères plus ou moins partagé, conservé dans une armoire à secrets dont il peut perdre la clé. le secret d'initié, de plus ou moins grande importance, fait obstacle à une interrogation permanente aux yeux de ses semblables comme de lui-même. Qui est-il ? On peut, dit-on, vivre longtemps près de quelqu'un sans le connaître tout à fait.

En retour, invité à l'introspection, selon Socrate, penché sur notre sort pour donner un sens à notre propre existence, la question est posée. Qui suis-je ? Sans conclusion, au plan personnel, en référence au poète, Arvers, chacun peut faire sien ce vers célèbre connu de lui :

«Mon âme a son secret, ma vie a son mystère».

A la recherche de secrets, rien de tel qu'une bonne bibliothèque harmonieusement composée en compagnie de dictionnaires. Par leur bon usage, bon nombre de secrets, les pièges de la connaissance, seront élucidés. On peut y découvrir, par exemple, que les bébés ne naissent plus dans les choux. si nous conservons une petite dose de philosophie dans le cours de nos existences, à moins de rester l'esprit cantonné au rang d'expert en résolution d'énigmes assimilées à des secrets de polichinelle, nul doute qu'ils s'avéreront utiles pour aider à vaincre notre ignorance. Nous pourrions, alors, être habités par une forme d'espérance pour porter notre humble regard jusqu'aux étoiles; Avant de pouvoir pénétrer le domaine des secrets de l'Univers, en quête de repères, la seule question qui vaille, toujours d'actualité, est bien celle-ci : où allons-nous ?

Jean-Baptiste Bergés

L'amour

L'amour court,
L'amour vole,
L'amour est un four,
L'amour est une parabole.

L'amour vient
L'amour part,
L'amour est un lien,
L'amour est un départ.

L'amour est comique,
L'amour est fantastique,
L'amour est fidèle,
L'amour est éternel

L'amour est un nuage,
L'amour ça n'a pas d'âge,
L'amour c'est une chance,
L'amour est une danse.

L'amour est un rêve,
L'amour est un frisson,
L'amour est une chanson,
L'amour jamais ne s'achève.

Isabelle Biau

Une heure

Midi. L'odeur de la sauce tomate mijotée aux oignons, relevée avec une pointe de basilic envahit toute la maison. Elle a tout préparé pour lui: le repas, la belle table dehors et les tasses pour le café. Elle l'attend depuis dix minutes déjà... Elle se demande si elle doit sortir les pâtes de l'eau ou attendre encore un peu. Peut-être a-t-il appelé quand elle n'était pas là ? Peut-être a-t-il senti qu'elle avait quelque chose à lui dire... Non, il ne faut pas croire ce genre de choses. Comment aurait-il pu savoir ce qu'elle avait mis, elle, des années à se rendre compte !... Finalement, il vaut mieux sortir les pâtes, sinon ce sera de la purée... Dix minutes de plus. Elle en profite pour faire un bouquet avec les fleurs de pissenlits et les pâquerettes du jardin. Elle l'installe dans un vieux petit verre coloré qu'elle avait acheté dans une vieille brocante. Il est superbe au milieu de la table, juste illuminé par un rayon de soleil. Pourquoi a-t-elle tant besoin de lui dire tout ça ? Elle est grande après tout ! Elle peut se garder des petits secrets au fond, tout au fond d'elle. C'est peut-être même plus adulte. Ça sert à quoi d'encombrer les autres avec ses petites histoires ? ... Bien sûr, ce n'est pas une si petite histoire et puis, il est un peu concerné, quand même ! Non, une chose décidée est décidée : elle va lui dire... Midi et demi. Il serait temps qu'il arrive : tout est froid. Les pâtes ont collé la passoire : c'est une vraie «gatcha»! C'est toujours pareil, à la fin ! Elle se décarcasse pour lui faire plaisir et il ne s'en rend même pas compte. En étant honnête, il faut souligner qu'il s'agit aussi d'un repas particulier. Oui mais voilà! Il ne le sait pas...

Le téléphone sonne : c'est lui, coincé dans les embouteillages. Il arrive, elle n'a qu'à commencer sans lui. Elle lui promet que ça n'a pas d'importance et qu'elle va l'attendre. D'ailleurs, elle était en train de lire et elle a le temps. Et puis, vous savez quoi ? Il l'embrasse fort. Il l'aime. Elle aussi d'ailleurs, elle l'aime. Elle remet les pâtes dans la casserole pour les faire réchauffer dès qu'il arrivera. Il se réglera, c'est sûr. Peut-être même qu'elle se trouvera la force et la grandeur d'âme de garder son secret encore un peu pour elle. Un secret, quand il est dit, n'est plus un secret. Il n'a plus cette petite place intime au fond de soi puisqu'il est révélé à d'autres oreilles. Mais un secret révélé, c'est la fenêtre ouverte, c'est le coeur en transparence. Une heure. Les roues font rugir les graviers du jardin. Il est là. C'est le moment qu'elle préfère : le sentir arriver. C'est bon d'attendre l'autre. Elle allume le feu. Il entre. L'odeur de la sauce tomate mijotée aux oignons, relevée avec une pointe de basilic envahit toute la maison.

Isabelle Biau

Pour moi tout seul

Un secret, c'est une chose bien à moi que je garde pour moi tout seul. Personne n'a besoin de le savoir. Je ne le dirais à personne. Si quelqu'un vient frapper à la porte de mon secret, je lui demanderai d'abord pourquoi il veut le connaître. Je parlerai avec lui pour voir si ses pensées sont pures et vraies comme l'eau d'une cascade. Ensuite, si sa réponse me plaît, je regarderai bien ses yeux, pour contempler l'océan de son coeur. Même si j'ai un peu envie de lui dire, ce n'est pas facile de raconter ce que j'ai au fond, pour moi tout seul. Mais voilà que je m'amuse et que je ris avec lui ! J'en ai presque oublié le grand secret. Puisqu'il est mon ami, je pourrais lui dire alors un petit bout de mon secret. Je le dirais peut-être même en entier. Parce que je connais quelque chose de plus important que mon secret pour moi tout seul : c'est notre secret à tous les deux.

Yvonne Bloy

Secret d'enfant

Ma grand-mère couturière était très fière de sa machine Singer.

A l'époque, c'était «sa chose» son outil de travail (bien sûr).

Etant sa propriété, ma cousine et moi n'avions pas le droit de nous en servir car nous étions trop jeunes, 9 et 12 ans.

Un jour, en cachette, j'ai essayé de piquer à la machine.

J'ai fait promettre à ma cousine de ne rien dévoiler à ma chère grand-mère.

Mais un soir, alors qu'ayant trop de devoirs, je n'avais pas le temps de lui expliquer un des siens, elle se mit à murmurer «je vais lui dire».

Puis, le ton montait de plus en plus, «je vais lui dire», «je vais lui dire».

Nous étions dans la cuisine, où se trouvait notre bureau.

Ma grand-mère préparait le dîner devant la cuisinière à charbon.

Tout à coup, elle se retourne en disant «et bien que signifie «je vais le dire», qu'avez-vous toutes les deux ?»

Par crainte que ma cousine cadette ne dévoile notre petit secret, je me levai d'un bond pour lui expliquer son travail.

Ainsi tout était rentré dans l'ordre et notre chère et brave grand-mère n'a jamais su que sa petite fille aînée s'était servie de sa précieuse machine à coudre.

Marie-France Cassan

Nostalgie à Kérouac

«Sur la route» , à l'ange Dean...

Je regrette le temps des babas cool

Peace and love - hie !

Sous le soleil de Woodstock

Cheveux de fleurs, barbes au vent.

A pleins charters on s'balladait

Sur la planète

A pleines bouffées on se tassait

A délirer.

Remballé le temps des vieux ados

Accords candides

Les pieds mordus sur l'macadam

Bébés en pleurs, rêves planant.

A folles batteries elle a rugi

La Ford truquée

Routes baroques des ébranlés

Livres de Jack !

Marie-France Cassan

Aria

Une sirène chantait

Pour un ange vagabond

Sous les cocotiers parfumés

Une mélodie chaloupée

La mélodie disait

Bel ange vagabond

Tu vogueras au loin

Contre vents et marées

Je t'attendrai ici

Mais l'ange vagabond

Jamais n'est revenu

Et la sirène chantait

Pour l'amour envolé

De l'oubli les secrets

Marie-France Cassan

Voyage à Salzbourg

Mozart es-tu là ?

- Salzburg rêvée du Bicentenaire
dans le flot des festivaliers
comprimée entre trois collines au front rocheux
- Kapuzinerberg, moënsberg (moines et capucins), Untersberg,
enjambant les deux rives cristallines de la Salzach,
J'ai franchi tous les ponts ! ...
Dans la plaine, les pistes d'avion s'étalent en clair
et le double ruban des autoroutes en partance,
De toi, je connais chaque place, les escaliers et les rues grimpantes.

Tes façades rigides et les murs à pignons,
l'abreuvoir aux chevaux et les carillons,
et les terrasses ensoleillées du Vieux Marché.
Dans la Getreidegasse, j'ai déambulé, gorgée de touristes,
Le regard accroché aux enseignes tarabiscotées.

- Mais toi, Mozart, où es-tu ? Amadeus, Gottlieb, là partout ...,
chérubin emperruqué des bonbonnières,
multiplié dans les échoppes des boutiquiers.
Es-tu assis, figure étrange, parmi la foule, au café Winckler ?
Caché dans les draperies de marbre et le faste des palais,
niché aux balustres des églises baroques, au coeur des cloîtres silencieux ?
Ris-tu dans les fontaines écumantes ? Cours-tu toujours
sous les "passages" et les fines arcades de Steingasse ?

Rêves-tu encore sous les voûtes ombreuses, dans les
"Stueberl", d'où fuient les heures ?
Dans les concerts tout d'or et le théâtre enchanté des Marionnettes ?
Hantes-tu l'éperon hautain de la forteresse du prince-archevêque ?

T'endables-tu dans les orgues et les carillons ? Ou est-ce toi
qui dances sur le dôme, dans l'enfilade des galeries, à la Résidence ?

Es-tu ce visiteur du cimetière St-Pierre, parmi les cryptes et les catacombes ?
Ou préfères-tu les massifs de roses, les tulipes et les myosotis en volutes pour Salomé, dans la somptuosité
des statues et des grands vases de pierre ?
Es-tu là, dans les étangs endormis et les grottes moussues d'Helbronn ?
Dans les châteaux rococo et le sauna des cures ?
Ton esprit veille-t-il toujours dans la petite maison de la Flûte
ou es-tu la flamme miraculeuse du pèlerinage de Maria Plain
miniature à la Vierge Couronnée ?

- Salzburg l'aérienne, Salzburg la sombre,
ton visage, Mozart !
La musique s'évanouit en extase...
Je n'irai pas demain à Salzburg : adieu, roses de Mirabel, chapelles et rocailles, clarinette et "violon de
beurre", joie concertante et opéras !

Salzburg quittée à grand fracas,
Salzburg, Grenoble, Charleville ! ?
Trop provinciales et confinées...
Je n'irai pas encore à Salzburg :
mais la transparence des lacs ? La tendresse ineffable des clochetons à bulbes (et sans) ?

Les bois et les près chantants ?
La joie naïve des St-Gilgen et Wolfgang ?

La sérénité des alpages ? La montagne nocturne qui ouvre ses portes secrètes ?
C'est toi, Mozart ?

- A Prague, déjà, défoncée et sublime, colonne de peste et cathédrale,
je me rappelle : sur la Moldeau, au pont St-Charles, les contorsions tragiques des statues sur un ciel nimbé
d'or.

Et à Olomouc Moravie, à travers la grille écaillée, la maison où tu achevas Don Giovanni, dans le jardin à
l'abandon, de sous la galerie à arcades, un méchant gamin lance des cailloux...
Tout près, l'horloge de fer sonne les heures éveillées.
Loin ou si près, les accords perlés s'égrènent, au désert lunaire d'un sud tunisien...

- J'ai lu : sur les rives de l'Orénoque-Amazone,
Les indiens écoutent ravis...
Ailleurs, les corolles s'ouvrent et les feuilles s'étirent dans la douceur des symphonies.
Et dans la salle d'opération, les notes câlines engourdissent en te berçant.

- Or, ce soir, à l'écran, les algues turquoises dansent au soleil en exhalant de joyeuses bulles d'oxygène,
comme "des notes qui s'aiment"...

Le continent primitif, la lumière de la vie, c'est l'Australie...
et c'est Salzbourg !

Monique Coudert

Le secret

J'aperçois des enfants qui jouent sur la plage, certains au regard mélancolique, d'autres au contraire joyeux..., tous bâtissant des châteaux dans le sable.

L'adulte marche les pieds empreints de cette texture légère parsemée d'eau.

Les cheveux fouettés par le vent, échappant à l'adulte, les enfants se murmurent quelque chose à l'oreille, cet indicible, une merveille d'enfance, dérobée, qui va avec le vent et l'espace.

Lorsque la torpeur de l'été s'estompe et que le soir exhale un peu de sa fraîcheur..., les grandes personnes boivent l'apéritif, plongent leur regard vers la mer scintillante, et causent.

L'enfant vit l'instant présent, tour à tour s'émerveille, puis se replie.

L'eau va, se soulève vagues après vagues tenue vers l'horizon. Deux rochers se font face, et le soleil rougeoyant embrase tout..., descend lentement sur la terre des hommes.

L'eau prend alors une allure irréelle et mystérieuse.

Se crée un lien, joues contre joues, unies puis désunies, un espace se fabrique jusqu'à ce que surgisse la pénombre.

Le long du port des bateaux se balancent doucement, stationnés, les mats émettent comme un doux frou-frou, et les promeneurs emportent avec eux le lourd secret du monde.

Quelle est cette étrange voix dans la nuit ? Sous la lune... des pas se confondent au silence.

Existe au creux de soi la parole que l'on n'ose pas encore ni extirper ni laisser s'envoler.

Caché, dissimulé, de générations en générations, le secret merveilleux peut parfois se transformer en un comportement étrange ou atypique.

Plus loin, deux êtres semblent liés par une sorte de pacte qui les amène vers une découverte, un trésor, comme Robinson en son île. Retirés des autres et du monde, il y a en eux ce clapotement joyeux, l'innocence intérieure, un ballet d'oiseaux se formant au-dessus des têtes échevelées. Il y a l'ombre et la lumière, le jardin offert aux yeux de tous, et le jardin privé.

Le secret se délivre d'une oreille à l'autre : «Chut, j'ai quelque chose à te dire, ne le dis à personne, c'est notre mascotte à nous, l'ultime joyau que l'on possède»

Lorsque l'enfant a révélé le secret il se fait huer, toute une escorte le poursuit et c'est un peu l'adulte s'il a laissé s'ouvrir cette porte : elle se referme sur lui..., on pourrait la nommer la porte sacrée !

Léa David 9 ans.

Le village secret

Je m'appelle Noisette et vais vous faire visiter mon village.

Tout d'abord nous allons voir mon voisin que tout le monde surnomme " Chevreuil ", mais en vérité son nom est " Poils Roux ". Ensuite il y a l'astucieux roi " Le Grand Cerf " qui se trouve le plus élégant du village.

Il reste encore: Petit lièvre, Belle Plume, Grand Gourmand, Bec Jaune, Renardeau, Marronde, Noireau Tac-Tac et Marmotine.

Vous voyez il y a du monde qui habite mon village. En général les maisons sont des arbres mais Marmotinne habite sous terre.

Quand je dis le mot village, c'est la forêt vous l'aurez compris. Et maintenant je vous quitte car j'ai rendez – vous avec mon ami Poils Roux.

Fanny Egéa

3ème B

Collège de Boulogne

Ma chère cousine

Tout d'abord, comment vas-tu?

Moi, depuis quelques jours, pas très bien!

Je suis dans le doute complet. Je vais te confier un secret. Un ami à moi m'a dit qu'il pratiquait la sorcellerie. Quand je te dis ça, je ne veux pas dire avec les sorts, les voyages spirituels, les invocations, les cimetières et les esprits...

Il m'a dit aussi que lui-même avait essayé une seule fois ce procédé en mélangeant quelques ingrédients pour avoir de la mémoire. Et ceci afin d'obtenir son brevet!

Il a aussi ajouté que c'était sans conséquences et qu'il fallait être prudent. En tous cas, moi, je n'essaierai pas!

Je compte sur toi pour tenir ta langue!

Je t'embrasse

Ta cousine

Laetitia Forestier

Les fées existent. J'en suis une. C'est de naissance : un don aux relents de malédiction ancestrale. Ma mère déjà en portait les prémices. Aussi susurrerait-elle sans cesse : «Seul le secret préserve la dame-oiselle. Passe sous silence ce qui te tracasse. Ce supplice t'angoisse mais il est des mystères qui n'appartiennent qu'à la nuit.»

Vous voici dans la confiance. Sachez rester discret. Cependant il vous serait difficile de me repérer et de trahir ce secret. Car les fées ne ressemblent guère à ce que vous croyez. Ne faites pas confiance à ces fadaïses pour enfants. Foutaises ! Si les fées ont survécu jusqu'à notre ère ce n'est que parce qu'elles ont perdu leurs ailes, dans un double soucis de respect pour Darwin et de coquetterie. Signe distinctif trop évident, l'aile menaçait l'espèce ! Mais nous avons gardé un talent certain pour le battement de cils. Nul n'y résiste. Je suis lascive et sensuelle, voluptueuse et exclusive. Sans excès.

Mais songe-t-on aux responsabilités que cela représente ?

Un effleurement inconscient, une oeuillade à peine esquissée et c'est un humain éternellement épris, éperdu d'amour, empêtré de mélo et dégoulinant de sentimentalisme suave ! Quant aux sortilèges destinés à soulager les souffrances. Appliquez-les à un quelconque agonisant devant témoin et vous voici proclamée sainte. Vous risquez, de votre vivant le procès en béatification ! Cela fait frémir...

Vous autres, humains, avez un proverbe : pour vivre heureux, vivons cachés. Mais mon secret m'étouffe. Que ne puis-je révéler ma condition ! J'ai dévoilé la vérité à mon fiancé. Mon cher et tendre a cru à la métaphore ! Et de répondre : « Je suis moi-même un ogre affamé de chair fraîche et n'aspire qu'à te dévorer toute crue».

Et si c'était vrai ?

Pauline Gares

3ème B

Collège de Boulogne

Le secret

Je dois te dévoiler un secret, un secret que personne ne sait à part toi, bientôt, et moi.

C'était hier dans la nuit, je me réveillai pour aller boire, quand soudain, j'entendis une voix, une voix qui me parlait, mais qui ne venait de nulle part. Cette voix qui me parlait avec une telle douceur m'était plus ou moins familière. Puis subitement, elle prononça la phrase suivante: "Dans la vie, il faut toujours que tu avances, surtout ne tombe pas et ne te retourne pas. Le passé, c'est le passé."

Cette phrase, il me la répétait tout le temps. C'était mon cousin.

Il nous a quittés il y a maintenant plusieurs années.

Pascal Gauderon

Trois nuits d'amour, secrets divins

Dans le vent de la nuit chantonne un air céleste :

Venez au secret de la grotte !

Ils accourent, engourdis et pesants, sous la clarté des astres.

Les voici silencieux, contemplant le bébé.

Dans sa fragilité, il rayonne un mystère.

Sur la paille, il dort en souriant.

Sa maman doucement le berce du regard.

La nuit est pure à Bethléem.

Et les bergers agenouillés se penchent en murmurant : "Dieu est là..."

Etrange nuit sur la colline.

L'obscurité couvre la terre.

L'ombre du supplicé dessine aux yeux de tous des contours inouïs : un amour absolu.

D'une maudite croix jaillit le cri muet qu'un païen seul entend : "C'était le fils de Dieu..."

A l'aube de ce jour, elle court dans les ruelles.

Dépose ses parfums, ses linges et ses terreurs.

Elle s'élançe, libre, et frappe à petits coups pressés.

Sur le seuil qui s'ouvre, la Mère est là, debout.

Elles voudraient chanter, crier peut-être.

La voix est inutile.

Leurs yeux se sont tout dit.

Madeleine l'a vu, Marie déjà l'a cru.

Dans leur embrassement, toute la joie du monde.

En un tressaillement, la nouvelle a surgi, qui remplira la terre :

"Il est vivant !"

Jean-François Grebin

Le secret

Caché dans un coin, discret, écouté et dit.
Aussi lu, écrit, transmis du plus grand
du plus vieux aux plus jeunes, aux plus petits.
Chut... Plus de bruit.
Doucelement, rien n'est moins pressé.
Il faut prendre tout son temps pour l'entendre,
lentement, c'est un murmure.
Une houle de mots, de faits et de gestes.
Une histoire : le secret
Recherché, souvent perdu entre deux interprétations,
entre ce qui est dit et ce qui est entendu, su , ressenti.
Il se faufile.
Il faut vouloir l'entendre. Ecoutez : "...
C'est un secret."
Un équilibre entre ce qui est certain et ce que l'on croit.
On en est jamais sûr. On doute.
Est-ce bien un secret ?
Le secret : une idée, une somme de pensée. NON !
C'est interdit, fortement déconseillé de le transmettre.
Il faut être sûr. C'est le secret. C'est ainsi.
Qui dit grand secret dit grandes responsabilités.
Initié par ceux qui le connaissent. Privilèges :
Etre dans la confiance.
La tête nous tourne, mais oui ! Bien sûr.
Le secret, si simple, naturel.
Comme un exercice devenu évident grâce à la solution.
Vais-je vous le dire ? Voulez-vous le savoir ? Oui, bien sûr.
Je comprends. Mais déjà vous connaissez son existence.
C'est une partie du secret.
Il nécessite un cheminement, une recherche. Il passe par l'interrogation.
Certains poussent la quête dans ses plus profonds questionnements.
Existe-t-il oui ou non, le secret ? D'autres ont la solution, le secret, seulement à la fin de leur vie. De leur
recherche en fait.
"Quel terrible secret tout de même se doit être"
Réflexion logique et pertinente à votre étape du secret.
Aussi quelle chance ! Pendant ces moments, ces instants, au début, on rêve, on espère, on élabore des
théories, des concepts.
On s'en inspire durant la vie de tous les jours.
On se sent plus léger. "Bientôt je connaîtrais le secret" Pensée salutaire. Brève. Légère. Ephémère. Secrète.
A soi.

Yves Heurté

Un secret dans le métro

Il est assis dans le métro. Toujours à la même heure. Toujours dans la même rame. Dans la vitre, filent sur
le reflet haché et distordu de son visage, ces noms de gares qu'il connaît trop pour les aimer. Pour ses
voisins, toujours les mêmes, il a les yeux dans le vague et ne regarde rien.
Faux. Il attend au détour d'une voie l'éclair d'un cerisier de son enfance écrasé entre les tours mais toujours
là.
Ce cerisier, enfin c'est lui.

Personne ne le sait. Personne jamais ne le saura.

Léocadia Laforgue

3èA

Collège de Boulogne

La lettre

Monsieur Gonzales,

Je vous écris pour vous dire qu'il y a quelques mois de cela, je me suis rendue à un Congrès où vous ne
devinez jamais ce que Monsieur Secret a osé affirmer devant tous les habitants du village! Il a dit que
notre église est aussi sacrée que celle du village voisin! Mais il se trouve qu'il a été le premier à rassembler
le maximum d'hommes pour nous aider à transporter la croix que nous avons brûlée à vingt mètres de
l'église voisine. En outre, il a aussi été celui qui a commis le plus de dégâts!

PS : Inutile de vous dire qu'il ne faut surtout pas le révéler à qui que ce soit.

Jacqueline Lubin

Elle... et lui...

En ce début d'après-midi, le quai 3 de la gare était une fois de plus bondé : précipitation bruyante pour certains, nonchalance estivale pour d'autres ; brouhaha interrompu régulièrement par le grincement et le sifflement des trains en partance.
Vague qui déferle : flux et reflux.

Elle était arrivée tranquillement, après le flot qui avait pris d'assaut le septième wagon du train qui traversait la France d'ouest en est.
Le dernier wagon... celui qui laisse derrière lui la trace de la distance parcourue, celui qui éloigne...
Regard en arrière, du temps d'avant...

Elle avait traversé aisément le long couloir qui devait l'amener à sa place. Quelques excuses aux passagers voisins, le temps de déposer ses maigres bagages dans le filet du compartiment prévu à cet effet.

Elle était enfin assise, à cette place toujours convoitée, près de la vitre, mais dans le sens contraire de la marche du train. Cela semblait lui convenir.

Elle se mit à l'aise tout en tirant discrètement sa jupe sur ses genoux croisés. Elle ajusta alors la fine bretelle de son débardeur.

Elle jeta un oeil rapide sur les voyageurs qui partageaient son espace, sans inquiétude, sans intérêt non plus...

Le wagon s'ébranla bruyamment, lentement et ses yeux se tournèrent machinalement vers la clarté de l'extérieur : les vieux bâtiments de la gare, tout juste traversée, quelques pavillons aux jardins encore très fleuris; «Très mignon, mais vraiment trop près de la voie ferrée!» pensa-t-elle; puis la ville qui s'éloigne rapidement et la verdure qui surgit enfin.

Elle attrapa alors son grand sac de cuir vieilli et en fouilla méthodiquement le contenu.

Elle en sortit une enveloppe blanche pliée en deux. Elle la déplia et l'ouvrit pour faire apparaître une lettre : feuille de papier jauni, ouverte et refermée maintes fois à en voir les marques des plis, usées et découpées. Les mots, tracés à l'encre violette, s'alignaient lourdement : cinq lignes ponctuées par un prénom.

Elle ne lisait plus les mots; elle en connaissait leurs contours, leurs erreurs et surtout leurs sens. Elle promenait simplement son regard sur le seul témoin de son secret.

Secret surprise, secret partagé pour un secret cadeau ?

Le fin bracelet d'argent qu'elle faisait machinalement tourner entre ses doigts...

La façon dont ses yeux traversaient le papier puis la vitre, en naviguant de l'un à l'autre à la recherche d'un visage où poser des mots...

Pas de sourire ébauché, étouffé...

Ce n'était pas là un de ces secrets dont le plaisir réside davantage dans la cachotterie de celui qui le porte que dans la découverte de celui qui reçoit.

Elle replia délicatement l'objet de ses pensées : elle ne voulait pas avoir à recoller quatre petits morceaux après avoir reconstitué le mini puzzle.

Garder l'intégralité, ne pas briser la parole...

Une fois remis dans sa cachette blanche, le petit mot regagna le sac de cuir toujours posé à ses côtés.

Qu'il pesait lourd ce bout de papier, qui n'avait jamais quitté sa cachette depuis qu'elle l'y avait déposé... il y a...

Elle refusait encore de se rappeler.

Temps trop lourd... trop long.

Fardeau de l'éternité ? Eternité d'un fardeau ?

Silence d'un savoir

Ces deux mots juxtaposés sonnaient étrangement.

Silence douleur, silence souffrance

Savoir qui se donne, qui se partage, qui se reçoit

Sa prison n'avait qu'un nom : secret

Secret : six lettres... Six barreaux qui encerclent, réunissent et séparent tout à la fois...

Secret et silence : compagnons trop complices. Seule, la parole pouvait les anéantir.

Comment s'échapper de la prison ?

Elle, qui détestait tant les non-dits, les mensonges, les silences.

Parler serait se libérer.

Elle avait essayé.

«Pourquoi moi ?

Dire serait difficile, douloureux, mais les mots seraient enfin partagés...

Dire sans trahir...

Ne plus protéger... mais se protéger.

Dire pour permettre de vivre... enfin.»

Mais à chaque fois, le lourd témoin de son secret rejoignait le sac, dans une enveloppe plus neuve.

Elle n'avait jamais pu le détruire. Les mots écrits garantissaient sa sincérité, sa non-culpabilité : elle s'était trouvée là et avait reçu malgré elle la terrible confiance.

Elle était alors repartie, gardienne muette de ces instants qui l'empêchaient d'avoir le droit; gardienne et

prisonnière à la fois.

Son temps s'était arrêté. Mais son espace commençait à s'élargir. Ce voyage était un début : mettre de la distance, s'éloigner... pour essayer d'avancer.

Le wagon se vidait régulièrement. A l'extérieur, le soleil déclinait, rougeoyant, et jouait à cache-cache avec les hautes tours de la prochaine ville, la dernière avant le terminus.

Lentement, le train pénétra dans l'immense hall.

Elle se leva et baissa la lourde vitre de ses deux mains. Une franche bouffée de bruit, de chaleur, de mouvement, de vie envahit son visage puis son corps tout entier.

Elle frémit.

Quand le long serpent de fer s'ébranla à nouveau, elle était toujours à la fenêtre. Elle échangea un sourire avec la petite fille du quai qui s'amusait à dénombrer les voyageurs qui la saluaient de la main.

Elle ne referma pas la vitre entièrement, et se rassit calmement.

Son visage se reflétait dans la vitre à peine teintée : elle se voyait et se regardait.

Quand ses yeux quittèrent enfin ce drôle de miroir et se posèrent sur le paysage défilant, elle aperçut au loin les premières lueurs de sa ville.

C'est à ce moment seulement qu'elle réalisa qu'elle avait changé de place :

Elle arrivait... et dans le sens de la marche.

Joël Monnier

Le jardin

De face, un imposant portail affiche ses volutes. Par places, des souillures poudreuses ternissent leur vert tendre. Le pinceau ne s'y est pas attardé hier. Les sections du fer laissent penser qu'il ne fut pas cintré sur le genou, mais bien plutôt forgé à l'enclume, après avoir rougi au feu. Ce travail demande du temps, de la patience, de la sueur et des efforts en quantités. Il faut l'amour de l'ouvrage pour y trouver, sinon du plaisir, tout au moins une satisfaction. On ne bat pas un record. On ne va pas plus vite que ses concurrents. On vainc la matière. Ça semble ne pas être tout récent, aussi c'est très probablement du fer. On serait si déçu avec une imitation de pacotille. On aimerait tant que ce soit du réel, plutôt que du paraître. Il a fallu beaucoup de travail pour plier toute cette matière rebelle ! C'est gros ; c'est vaste; c'est tortueux; c'est serré suffisamment pour qu'on puisse se glisser au travers. Et c'est haut ! Tout au sommet, des formes débordantes, acérées, présentent des barbes semblables à celles d'énormes hameçons. Des branches de rosiers en fleurs les ornent. Est-ce pour le plaisir des yeux ? C'est peut-être pour le parfum. A moins que ce ne soit une défense supplémentaire contre les indiscrets. Qui peut ouvrir ces portes ? D'une énorme serrure émerge un pêne largement dimensionné, qui pénètre aussitôt dans sa gâche épaisse. Qui donc possède la clé ?

Deux solides piliers taillés et moussus encadrent la ferronnerie et tiennent sa peinture. Des lierres y grimpent, masquant à peine leurs nappes de fruits noirâtres sous leurs feuilles coriaces. Toute cette plante serait du poison, dit-on. Ce fut pourtant la joie des gamins d'autrefois; ils lançaient ces petites boules, tenues en réserve dans la bouche, à travers une sarbacane de sureau. Les instituteurs se fâchaient bien un peu de temps à autre.

Ces piliers sont eux-mêmes enchâssés dans une haie, haute et touffue, comme en présentent souvent les châteaux dont les occupants tiennent à leur intimité. On peut suivre cette clôture naturelle sur un petit bout de chemin. Bien vite, le passage s'estompe, se dilue dans la végétation qui, de rase, devient dense et s'élève. Elle croît au point de ne bientôt plus faire qu'un avec la haie. La tentative à droite a échoué, elle ne se révèle pas plus fructueuse à gauche.

Revenant au portail, on peut apercevoir une allée gravillonnée, qui tourne rapidement, longeant la haie de clôture. Elle est limitée par celle-ci et une autre haie toute semblable, épineuse et haute. Cependant, elle abonde encore plus en fleurs. Les roses, encore et toujours, ces reines éphémères, parfument à suspecter la présence de quelque femme pomponnée. Bordant l'allée, aux pieds des haies, deux bandes de terrain sont garnies de massifs multicolores. De chaque côté, car il semble qu'il en soit ainsi ; le long de la haie de clôture, on ne peut voir que l'amorce du virage.

De plus loin, une petite élévation permet d'apercevoir un peu l'intérieur de la propriété. L'allée entr'aperçue semble effectivement continuer entre deux haies fleuries. d'autres allées, toutes pareillement larges, autant qu'on puisse découvrir de loin, tournent, concentriques, dans la propriété. elles sont toutes empreintes d'une uniformité qui enchante de premier abord, mais sombre dans la monotonie de la répétition systématique. Ce n'est que vers le centre du domaine que des espaces plus vastes apparaissent. Ils sont parsemés de diverses plantes toutes en fleurs. Elles entourent un monticule. Celui-ci est garni d'églantiers, ces «Rosa canina». Pourquoi tant de mépris pour cette fleur simple ? Un immense rosier surmonte la hauteur, comme s'il était lié à un tuteur. Cela lui donne des allures d'épouvantail. Toutes ces haies, toutes ces allées paraissent bien énigmatiques. Un ou peut-être deux, passages se laissent deviner. S'agirait-il donc d'un labyrinthe ? Et il mènerait à la grande aire centrale...

Une forme, vaguement humaine, apparaît bientôt. Presque un épouvantail lui-même. Ses mains sont gantées. Son chef est recouvert d'un chapeau de paille. Des lunettes brillent aux pâles lueurs du soir. Il marche à pas lents et grands. Par sa main droite, il s'appuie sur une canne qui ne semble pas lisse, ni crochue à sa partie supérieure, seulement retournée à l'équerre; l'homme va vers le monticule. Il s'arrête devant lui, reste figé un moment, se penche lentement vers une rose cramoisie.

Il écarte du bâton quelques branches et s'enfonce dans le buisson. des bruits de pierres résonnent, comme les dalles d'une vieille église, troublant le silence du lieu. L'homme ressort, tenant une plaque dans ses mains. Le reflet bleuté, brillant, révèle l'ardoise fine et chantante, entendue voici un instant. C'est que, dans

le Haut-Anjou, on appelle «pali», ces grandes plaques utilisées pour les clôtures. On demeure donc encore avec ces clôtures. Il l'examine à la lumière. Ses gestes sont lents, marqués de pauses. Ou il peine, ou il est souffrant, ou il pense longuement. Tout en haut du pali se devine une gravure, de grandes lettres espacées. Un seul mot : L.A.M.A.G.. De la mousse recouvre d'autres gravures. Tout un texte s'y dissimulerait. Il retourne la plaque. L'autre face aussi l'intéresse, car il l'examine longuement. Pourquoi donc ? Il s'enfonce de nouveau sous le roncier. Un même bruit répété maintes fois. L'ardoise chante encore. Une autre dalle de pierre apparaît et subit aussi un examen attentif. Elle porte l'entête L.A.M.A.G.. A la cinquième expédition, le doux chant de cette pierre angevine que vante Du Bellay s'interrompt dans un bruit de chute, assorti de jurons. L'inconnu ressort, le bras gauche écorché. Cette végétation ne cacherait-elle donc qu'un tas d'ardoises gravées ?

Sur une chaise, un homme, un chapeau de paille sur les cheveux gris, s'éveille. Près de lui, une petite forge achève de s'éteindre; Il secoue sa main gauche, projetant à terre quelques gouttes de sang. Il regarde tout ébahi, la coupure qui baille à son index gauche. Il vient de se couper avec le ciseau à bois que tient encore sa main droite. Roulant de dessus ses cuisses, un long morceau de bois, coudé, en prunier tombe. C'est la canne qu'il sculptait pour ses «vieux jours». c'est à dire pour bientôt, mais ça ne se dit pas, même quand on les prépare.

Il frémit et pâlit. Pas pour la petite coupure, il en a vu bien d'autres, depuis le temps qu'il «bricole», comme il lui est dit péjorativement. Il regarde rapidement autour de lui. Rien. Personne. Mais, il a dormi. Et pendant ce temps, si quelqu'un était venu ? Et si lui-même avait parlé pendant son sommeil ? Car il vient de rêver, ça oui, c'est évident et banal. Mais ce qu'il a vu dans son sommeil, et dont il a peut-être pu parler, c'est ce qu'il a de plus personnel, de plus caché en lui. C'est son jardin secret.

L.A.M.A.G. est le sigle de «Lettre A Mon Ange Gardien»

Sylvie Morais

Le secret de Jane

*Qui donne son secret le perd.
Jacques Chessex, L'économie du ciel*

On enterre les amants avec leurs secrets. Le plus souvent on les enterre et c'est bien, peut-être mieux ainsi. Mais il arrive, pourquoi, ça arrive, cinquante, soixante, cent ans après, ça peut arriver, on trouve une vieille chaussure, une photo, un gant, une petite boîte de fer blanc : des lettres d'amour. Et on déterre les secrets. On cherche, on trouve, on sait, un peu, peu à peu, on croit savoir. On veut savoir. Absolument. Ça arrive, cent ans après, peut-être moins, on trouve des lettres d'amour et on veut savoir. Comment ces désirs, de qui la fougue et les déceptions. On veut savoir pourquoi, connaître la place, revoir les paysages, éprouver la sève, entendre les pas les bruits les bavardages. On veut sentir. Ressentir. Et on risque gros. Il arrive parfois qu'on trouve des lettres d'amour et on se perd. Dans l'histoire. L'histoire de ma vie n'existe pas. (Marguerite Duras, L'amant) J'entends Duras dire le roman oui, mais pas l'histoire. De nos vies il n'y a que des plages à demi oubliées. Des plages à revisiter. Des pierres blanches à aligner. On peut bien raviver des passions, redécouvrir des lieux, s'accrocher aux fenêtres, dévoiler les secrets : l'histoire est une suite de pierres blanches alignées, d'instantanés immobilisés (Alberto Giacometti). Tirer d'un grenier une petite boîte de fer blanc, souffler la poussière, sortir des lettres, sentir, regarder, déplier lentement la première et lire. Le 22 mai 1935. La vérité se passe toute à déplier le billet sans enveloppe, à regarder l'écriture. Fine. Jane écrivait d'une écriture fine. Une vérité sans contraire, sans mensonge, désormais : il y a moins de cent ans, à peu de chose près, Jane écrivait. Son écriture est fine et ses mots lourds.

C'était en 1935 et déjà Jane était perdue.

Déplier les lettres, sentir le buis, s'asseoir au café, traverser le pont. Porter le secret.

J'ai trouvé dans la maison de Jane une petite boîte de fer blanc et des lettres d'amour. Je n'altère ni le poids des années, ni l'élégance de la chaussure, ni la finesse de l'écriture. Je n'altère, non, mais je glisse un peu. Toutefois je glisse. Le nom a été changé. Et la poussière soufflée. Je raconte les amants et seulement je glisse sur la vérité. Je déplace un sapin, je cerne la montagne, j'accentue les traits, marque la profondeur, découpe la lumière. Toutefois je dessine.

J'ai trouvé, dans la maison de Jane, un billet jaune sans enveloppe et des ratures. Le seul billet raturé signé d'elle dans la maison de Jane.

Abandonnée. Les volets arrachés, les fenêtres cassées, des armoires renversées, un lit défoncé. Et cette petite boîte de fer blanc et dedans un billet raturé. La maison de Jane est abandonnée. Un pan de mur s'est écroulé. J'entre de ce côté. Un escalier. Je monte. Trois étages je monte j'ai peur un peu je monte au grenier. Il y en a partout, des journaux des papiers des vêtements par terre il y en a, un lit une petite table et partout de la poussière. Jane dormait au grenier. La lumière y est belle. Depuis cent ans. On le dit au village. Jane a quitté Bachos pour mourir quelque part, sans doute à Bertren. Peut-être. On le dit au village. Telle quelle. Jane a laissé la maison telle quelle. Abandonnée. Il y a longtemps. Depuis, quelques curieux, et des enfants, à cause des ballons égarés et la fenêtre cassée. Je n'ai pas retrouvé le ballon. Mais au grenier, une petite table de nuit, toute petite, renversée, et dans le tiroir, une boîte et des lettres. Des billets jaunes, sans enveloppe. Pliés. Et l'odeur du papier et celle de la poussière. Un seul billet raturé signé d'elle. Transcrit sans doute à cause des ratures. Jane a sans doute transcrit son billet à cause des ratures. Peut-être Jane a-t-elle transcrit plusieurs fois son billet avant de le lui porter. A lui.

Bachos Binos 22.5 1935

Cher ami

Vos lettres me parviennent bien irrégulièrement. Elles sont mon souci et ma vie. Mon souci parce que j'en attends une autre dès que la précédente me parvient, à cause de la date déjà ancienne qui s'y trouve portée. Ma vie parce que mes pensées vont vers vous, elles élargissent ma petite vie retirée. Depuis que j'ai reçu votre lettre j'ai repris goût au travail, voyez un peu quel magicien vous êtes. C'est si bon quand on se sent désolée et découragée, de rencontrer un appui, de savoir que tout le monde n'est pas indifférent à vos chutes et à vos relèvements, à vos tristesses et à vos joies. L'amitié est le plus noble et le plus généreux des sentiments. Nulle vie, je n'en doute, et même celles qui semblent vaincre le sort, ne sont exemptes d'épreuves. Mais il y a toujours l'affection qui trouve en elle des réserves inattendues : un cœur très faible peut encore offrir ses ressources. J'ai lu et relu une deuxième fois votre lettre, prise avec une intensité si charmée que le reste du jour j'y ai rêvé, comme si je la lisais une troisième fois.

Le choc d'une première impression est aussi profond qu'insaisissable. On se plaît ou on se plaît pas. Voilà tout. Mais c'est tout.

Je ne peux pas penser sans un vif plaisir à cette perspective à peu près certaine de vous revoir. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles pour que vous soyez au courant de mes pérégrinations. D'une façon ou d'une autre je m'arrangerai pour vous voir.

Jane

Claire Moretto

Ode à la tristesse

Pour moi, un secret c'est personnel, quelque chose que je garde

Et fais attention à ne pas le dire par mégarde.

Celui que je vais vous révéler ne date pas de l'an dernier. Il s'agit en fait d'une poésie pour mon amie Elodie.

Je vais cesser d'écrire de la prose

Pour qu'en paix elle repose

Voici mon secret si bien gardé que je vais vous conter :

Ce secret en réalité

Pèse tellement sur mon coeur peiné

Qu'on ne saurait platement le raconter

Sans, par exemple, user

De la forme du sonnet.

Il est trop beau pour être confié

Dans une langue peu rimée.

C'est un fardeau tellement lourd à porter...

C'est un poème que j'ai composé

En mémoire de mon Elodie Chérie

Qui est partie au paradis

Où elle court joyeusement et rit

Rejoindre ses papys et mamies.

Nous, on est resté

Pour achever

Ses dernières volontés.

Ô Elodie Adorée !

Pleurons, pour te retrouver...

Voici mon secret, et c'est pas ma faute s'il est tristounet.

Léa Mormin-Chauvac

Ma petite Louise

1ère partie : Je t'écris...

Mon prénom est Louise. Ma grand-mère aussi s'appelait Louise. Je n'ai vu ma grand-mère qu'à sa mort. Première et dernière fois. Pourtant, elle habitait dans le même village que moi. On m'avait déjà montré sa maison. Mais je n'y étais jamais entrée. Jamais. Un jour, maman m'a emmené chez grand-mère. Elle m'a mis une robe blanche, a tressé mes longs cheveux châtons et les a relevés en couronne. J'étais ravissante. Nous avons marché dix minutes et puis nous sommes arrivés devant la maison. Maman a sonné. Ce n'est pas ma grand-mère qui a ouvert mais une dame plus jeune. Elle nous a fait rentrer. La dame a demandé à maman si elle voulait du café. Maman a dit oui, bien sûr, et elles ont commencé à bavarder. Moi, je m'impatientais. Quand elles ont été à court de sujet, j'ai demandé où était grand-mère. la dame m'a emmenée avec maman jusqu'à une porte blanche et elle s'est éclipsée. On est restées plantées là, longtemps, puis maman est entrée. Je l'ai suivie. J'étais petite, j'avais quatre ans et je ne comprenais pas pourquoi MA grand-mère restait au lit. Elle a dit mon prénom d'une toute petite voix. Elle l'a répété plusieurs fois, puis a défait mes nattes, a pris un joli peigne et a coiffé mes cheveux longtemps. Grand-mère m'a donné le peigne et a accroché une chaîne en or avec une petite clef dorée à mon cou. Quand je me suis

levée du lit où je m'étais assise, maman n'était plus là. J'ai embrassé grand-mère et je suis sortie. Maman était derrière la porte. Sans dire un mot, elle est entrée mais cette fois je ne l'ai pas suivie. Quand elle est sortie, elle pleurait et portait un coffret. Grand-mère s'était éteinte, à quatre vingt quatre ans. Pour partir nous sommes passées par le salon et j'ai vu la pendule de grand-mère. elle s'était arrêtée. Le jour de l'enterrement, on m'a mis la même tenue que le jour de la visite chez grand-mère mais cette fois j'étais un peu trop jolie.

2ème partie : et la pendule de mon salon s'éteint...

Le jour de mes dix ans, j'ai retrouvé sur la pile de mes cadeaux le même coffret que maman portait à la mort de grand-mère. Il était très joli, en bois peint en bleu azur et dessus était gravé mon prénom en jolies lettres : "Louise". Il y avait dessus une serrure en argent. Maman m'a dit que la clé de ma chaîne ouvrait le coffret. Je voyais bien qu'elle brûlait d'envie de voir ce qu'il contenait. Mais non. J'attendrai le soir, et, à l'abri des regards j'ouvrirai MON coffret. Après le dîner, quand tout fut couché et endormi, je fermai la porte de ma chambre à clé, m'assis sur mon lit à baldaquin et ouvris mon petit coffret bleu. Il était garni de soie blanche. Je découvrais émerveillée, de vieilles photos en noir et blanc et sépia; une fillette de dix ans qui me ressemblait étrangement, des jeunes mariés, un bébé nommé Louise... Il y avait aussi des objets : un sou percé, un arbre généalogique, une chaîne dorée, une petite boîte, un flacon d'eau de toilette... ET une lettre de grand-mère. Elle disait :

"Ma petite Louise,

Ce coffret m'avait été donné par ma grand-mère, et c'est sa grand-mère qui le lui avait donné... Ma grand-mère aussi s'appelait Louise, et mon arrière-grand-mère. Ainsi, ta petite fille aussi s'appellera Louise. Garde ce coffret précieusement et lègue-le à ta petite fille. Et SURTOUT, ne révèle son existence à personne"

Et c'est pour ça, ma petite Louise, ma petite fille chérie que je t'écris ces quelques lignes que je glisse dans le coffret. Notre coffret, notre secret.

Mia Ogouchi

L'Étincelle

La plupart des gens, assis dans leur confortable canapé de velours bleu, diront, si vous le leur demandez, qu'être amoureux est la plus belle des choses qui puisse arriver à l'être humain.

Ils vous raconteront, alors qu'une larme de mélancolie glissera le long de leur faces rougeaudes, les joies et les peines de leur virevoltante jeunesse, les dilemmes cornéliens et les tribulations dignes des plus grands mélodrames hollywoodiens qu'ils ont eu à affronter pour gagner la dame au regard vide assise à côté d'eux. Mais qu'en est-il des êtres passionnés ? Qu'advient-il à ces êtres qui aiment au-delà de tout entendement ? Qu'en est-il de ces pauvres âmes ? Sont-ils des monstres ? Ou sont-ils simplement des hommes, dans leur plus cruelle pureté ? Il est des hommes comme vous et moi auquel une simple étincelle peut brûler les ailes.

Il est des hommes, comme vous et moi, qui un beau jour s'éveillent à la vie, pour tomber tout aussi vite dans un sombre et sourd sommeil.

C'est ce que j'ai découvert, il y a peu, quand entrant dans la chambre de mon amie, je la découvrais endormie dans sa chambre blanche, semblable à celle de tous les contes de fées. Le soleil illuminait son visage enfantin, si paisible et si calme dans les premières lueurs du matin. Je m'attardais quelques minutes dans une silencieuse contemplation et remarquai son journal vermeil qu'effleurait à peine un doigt de sa main. Je ne sais pourquoi, je le pris et l'ouvris.

Il n'y avait là que quelques lignes, écrites prestement au milieu du cahier :

" Que la vie doit être belle, que les jours doivent être doux pour ces gens simples à qui jamais rien n'arrive ! Comment se sent-on quand on ne ressent rien ? Ah, j'aurais aimé ne jamais rien connaître de ce qui aujourd'hui forme tout mon être ! Mais de même qu'il est nécessaire de communiquer pour vivre, il est des choses qu'il ne faudrait jamais révéler. Je parle et pourtant, je ne dis rien de ce qui importe vraiment ! Mais, il est des choses qu'on ne peut pas dire tant la vie est cruelle envers ceux qui parlent vrai. C'est pour ne pas être à sa merci que j'ai tu mon secret.

Estelle, c'était mon nom, il y a peu de temps. Maintenant, je ne suis plus rien, car mon âme a brûlé. Une étincelle a suffi à dévorer mon être tout entier. Comme l'étoile qui se lève et se consume à jamais, j'ai moi-même brûlé , pour ce que je savais être la première et dernière fois. Mais je n'étais faite que de chair et que d'os, qui ont roussi et se sont calcinés à mesure que les jours passaient.

L'étincelle est venue en ce jour de Décembre, quand j'ai vu ce jeune homme étrange, assoupi devant moi. Rien dans son aspect n'attirait l'attention, et pourtant je restais là, muette d'effroi : un sentiment nouveau venait de naître en moi. Le dormeur se réveilla et à mesure qu'il ouvrait ses yeux, j'eus l'impression que moi aussi , je m'éveillais à la vie. Je voyais le jour pour la première fois.

Au départ, l'étincelle était la meilleure de mes amies. Elle gazouillait en moi, elle pétillait de joie. Elle babillait et dansait avec les élans de mon coeur. Je dansais aussi, seule dans ma chambre, et je chantaï parfois sans trop savoir pourquoi. J'étais égoïste et tout ce bonheur, je le gardais pour moi. Même mes amies ne savaient rien de tout cela. Ma mère me croyait folle, mon père se moquait de moi.

Comme j'aurais aimé que ces jours heureux où je me sentais vivante durent longtemps ! Mais ce qui est bon, ne l'est que pour un court instant : je ne savais pas qu'au fond de mon âme, blottie dans le recoin le plus sombre qu'elle ait pu trouver, l'étincelle ruminait déjà de noirs desseins.

C'est alors qu'un matin, comme je me levais, je ressentis une vive douleur : l'étincelle pleurait. Elle me suppliait de parler, elle me conjurait de la partager avec celui que j'aimais. Elle me chuchotait de tout lui avouer. Sans quoi, elle ne pourrait plus vivre.

Je me rendis soudain compte que pour être heureuse, j'avais besoin de l'amour de celui que j'adorais. Je me découvrais esclave : j'avais besoin de cet autre être pour exister. Où que j'allais, quoi que je faisais, je me retrouvais immobile , les yeux embrumés, incapable de prononcer le moindre mot : mon âme toute entière était tournée vers lui. Je décidais de lui parler .

Un matin de printemps, en m'approchant de Lui, tremblante et titubante comme un malade qui sort trop tôt de son lit, je compris à quel point ce geste m'était impossible : c'était ma vie que je jouais. Un seul mot de lui déciderait de mon sort. Une seule de ses paroles briserait tous mes rêves. Ma vie entière reposait entre les mains de cet homme insouciant, à peine sorti de l'enfance, que je ne connaissais pas et qui rêvassait là. Il me regarda. Je me taisais.

Je ne voulais pas mourir. Je venais à peine de naître. J'enfermais mes pensées en moi-même et résolu de rester muette. Parler était pour moi synonyme de mort. Je me voulais vivante, il me fallut être discrète. Mais l'étincelle n'était pas femme à rester terrée. Elle détestait le silence que je m'étais imposé. Elle voulait sortir, je l'avais enfermée. Elle décida que j'en mourrai.

Enfoncée au plus profond de mon âme, elle se nourrit de toute ma force, de toutes mes joies, de toutes mes peurs. Je la sentais grandir en moi, submergeant tout ce qu'elle trouvait. Son poids faisait chanceler mon être : je ne dansai plus, je ne chantai plus. Peu à peu, l'appétit et le sommeil me quittèrent. Livide, je restai coite dans ma chambre ne pensant à rien d'autre qu'à l'homme que j'aimais. Parfois, j'hurlais de douleur : ma seule et unique envie était de tout lui avouer. Mais le silence était ma seule défense et j'étais désormais trop faible pour affronter la réalité. L'étincelle le savait.

Avec mon silence, elle se forgea une carapace de flammes toujours ardentes. Elle tissa, comme une gigantesque et immonde araignée, une toile immense qui encercla mon cœur. Dedans, l'étincelle y déposa ses petits, dont le père n'était autre que mon secret. Bientôt, je sentis grouiller dans mon sang d'innombrables petites étincelles qui crépitaient le jour et s'embrasaient la nuit. Leurs rires résonnaient jusqu'aux tréfonds de mon lit.

Et tandis que j'érigeais entre Lui et moi un mur fait de mes secrets, je le voyais vivre toujours plus grand, toujours plus admirable... Mais je ne parlai pas. Je ne le pouvais pas. Je n'étais plus moi-même : l'étincelle s'était mise à hurler.

Elle se déploya en moi avec la fureur d'un chien enragé, crachant des flots de sang, brisant mes pensées sous sa rage trop longtemps contenue, vomissant des torrents de désirs pourpres et brûlants. C'est alors qu'en rêve, j'ai cru voir un vieillard vêtu de noir qui se tordait les mains en se moquant de moi. Je tentais de parler, mais ma gorge était nouée : le vieil homme serrait mon cou de ses mains noueuses.

Fiévreuse, suffoquante sous mon secret, je me levai au beau milieu de la nuit et courrus jusqu'à mon miroir. Poussant un cri d'horreur, je l'agrippais : j'étais devenue l'étincelle. Je tombai à terre, secouée par mes sanglots. Il me semblait que tout mon corps n'était plus qu'un amas de sentiments carbonisés. Mon corps entier se consumait. Je me griffais les joues, me cognais contre les murs de pierre, mais de ma bouche ne sortait rien. Je tentais de sortir de ma chambre, mais je n'avais plus la force de marcher. J'essayai de hurler, mais aucun son ne sortit. Abattue, je rampais jusqu'à mon lit, espérant trouver le réconfort dans le froid de mes draps blancs. Mais à peine dedans, je tressaillais de douleur : mes draps aussi me brûlaient la peau. Mes doigts se crispèrent et j'empoignais un objet : c'était mon journal, encore vide de tout secret. A lui aussi, je n'avais pas voulu me confier. J'empoignais une plume et écrivis, malgré la douleur, les lignes que voici. Toi qui lis ces mots, ne plains pas la pauvre Estelle, car maintenant, elle est soulagée : son secret n'est plus, et elle en est morte.

Il est néanmoins une chose que je te souhaite : que l'étincelle un jour te frappe plus fort que moi, qu'elle enflamme tes sens et les déploie, dans toute leur violence, dans toute leur pureté ! Car, s'il est des gens qui disent qu'aimer, c'est bâtir avec l'autre une vie pour les deux, qu'ils sachent désormais qu'ils n'ont jamais vécu. Ceux qui n'ont jamais été touché par l'étincelle, ne savent pas ce que c'est que d'être vivants, car sinon ils seraient morts, consumés par tant de vie . "

Je lâchais le journal, pétrifié . Et considérais Estelle, muet.

Silvie Piacenza

Le secret d'Ana

Un jour, tu trouveras une excuse, quelque chose, n'importe quoi.

Tu bredouilleras, un peu fort, zut, qu'il n'y a plus de pain et il n'aura pas le temps de relever le nez, que déjà tu auras refermé la porte de l'appartement en hurlant qu'il faut sortir le petit du bain, que déjà tu dévaleras les escaliers. Et dans les escaliers qui n'en finiront pas de tourner, la tête te tournera mais je sais que tu aimes ça, quand la tête te tourne.

Dehors, elle s'engouffre et accélère le pas à l'angle de la rue. D'en bousculer quelques uns, ça pourrait la faire sourire. Un carrefour à traverser, un deuxième. Puis un porche, un couloir, un escalier et une porte.

Une qu'elle ouvre sans frapper, qu'elle referme derrière elle.

Et là, tu me verras parce que je serai là, à t'attendre.

Alors elle appuie son dos contre la porte, renverse la tête pour reprendre son souffle et elle ferme les yeux.

Parce que tu sais maintenant que tu pourras les rouvrir et que je serai toujours là.

Un rire à l'intérieur la secoue. D'être aussi folle.

Puis la vision du petit dans l'eau du bain la traverse comme un frisson.

D'un geste pressé, tu détacheras les boutons de ta robe qui glissera à tes pieds et, la bouche légèrement pincée, tes mains s'enchaîneront derrière ton dos et, le dos contre la porte, tu attendras. Parce que je m'approcherai bien sûr.

En dedans, quelque chose, comme un sanglot. Ça lui fait ça, quand le petit pleure.

Un gémissement, une sourde plainte qui monte, depuis son ventre.

Et tu te tiendras là, longtemps, immobile. A quêter mon souffle, près, tout près de ta bouche.

Ça lui fait ça, quand les hommes ont mal. Quand broyés de douleur jusque dans leurs fièvres, elle les entend, au sein des nuits foetales, qui appellent leurs mères.

Et tu me tiendras là, à deux doigts effleurés. Jusqu'à ce que je te réclame.

C'est derrière les yeux que ça la brûle. Sous sa peau tendue que ça hurle,

Ana...

et elle s'applique à retenir tout, comme d'une dernière fois, tout, du monde qui chavire.

Ana, mon amour...

Tu sais... lentement, elle rouvre les yeux... *que je te regarderai partir, Ana.*

Sans un mot, elle remonte et reboutonne sa robe, referme la porte derrière elle.

Et tu partiras. L'escalier, le couloir et le porche, en se forçant à marcher droit. *Sans te retourner.*

Un carrefour, puis un autre à traverser, et les yeux encore tout embués de larmes, au coin de la rue, elle s'arrête.

Acheter du pain. Et une sucette pour le petit.

Lucrèce Rigaud

Les yeux de la vérité

Cela était enfoui au fond d'elle depuis si longtemps que Lucrèce ne savait plus quand tout avait commencé. Si, peut-être par des angoisses, des pleurs et des moments difficiles. Elle l'avait laissé sortir un peu d'elle, pour voir, juste un regard pour voir, pour savoir si c'est elle qui choisissait les gens ou si les gens venaient à elle de leur propre gré, pourquoi ? Se faisant violence pour garder son secret au fond d'elle, l'empêchant de refaire surface. De jour comme de nuit, évitant de regarder les gens dans les yeux, peur de son secret, peur de leurs secrets, une peur grandissante, enfin peur d'elle-même. Comment aurait-elle pu savoir qu'il faisait partie intégrante de sa vie, son destin de chaque instant, dans ses souvenirs d'enfant, elle l'avait toujours eu.

Son père lui disait qu'il prendrait de l'ampleur au fil du temps, soit elle l'exploiterait, ou elle le laisserait dans l'oubli aussi longtemps qu'elle pourrait. Mais rien n'y ferait, elle ne serait pas heureuse. Le secret était là et bien là, elle devait faire avec et ne pas en avoir peur disait son père. Parfois dans certains événements qui se manifesteraient, elle devait se préparer et faire face, même si son chagrin était grand, elle devait accepter cette vérité.

Lucrèce était une belle métisse originaire des Antilles. Peut-être tenait-elle son secret de ses aïeules, évitant de s'attacher aux gens qu'elle côtoyait, histoire de se protéger d'instinct des problèmes des autres qui n'étaient pas le but de sa vie.

Lucrèce était d'un abord très froid, laissant venir les gens à elle, jamais elle n'allait aux devants d'eux. Certaines personnes se sentaient gênées. Lors d'une expérience de concentration sur la relaxation où il fallait se regarder dans les yeux tout en renvoyant de l'amour, Lucrèce se sentit transportée en la personne et elle vit les tourments et les chagrins aspirer dans un tourbillon de vie, qui n'était pas la sienne. Elle vit et savait. Elle arrêta l'expérience, épuisée.

Entre deux vies; elle ne put expliquer sa réaction. Les gens n'auraient pas compris. Prenant la personne à part, avec des mots simples, Lucrèce lui dit ce qu'elle avait vu et avec précaution, la prévint d'un danger. Lucrèce vit dans ces yeux beaucoup de crédulité mais elle savait qu'elle la croyait, car elle seule avait ces choses au fond d'elle. Quelques temps plus tard, Lucrèce apprit le décès de cette personne, elle en eut beaucoup d'affliction et de tristesse. Encore des questions sans réponse.

A quoi servait ce secret si elle ne pouvait aider personne ?

D'autres auraient dit un don. Lucrèce refusait d'appeler son secret un don. Un don nous vient du Ciel et fait du bien, un don de Dieu ne peut faire le mal, donc ce n'était pas un don mais une calamité, sortie dont on ne sait où ! Pour je ne sais quoi ! Oui, Lucrèce avait cette particularité de lire dans l'âme des êtres. Depuis, Lucrèce ne se servirait plus de son secret, elle avait tant vu. Si les gens savaient, ils ne diraient plus : "il n'est même pas franc, il n'ose même pas vous regarder dans les yeux."

Lucrèce reprend la route vers son destin, avec ses questions, qui un jour auront une réponse, et ce jour-là, ce sera un don.

Réalité ou fiction, laissez libre cours à votre imagination.

Et si vous rencontrez Lucrèce, ne l'appellez pas sorcière, mais souriez et regardez-la dans les yeux, elle ne vous dira pas la fin.

Martine Sallevielle

Le jardin du front de mer

Il y a, en annexe de la route de la mer, un vieil arrêt d'autoroute transformé en garderie pour enfants. Dans une zone délimitée, il y a des jeux rouillés anciens. Des tourniquets, des toboggans que les enfants regardent avec curiosité sans oser s'en servir. Je me demande pourquoi ils ont laissé toutes ces vieilleries. Il y a même une vieille baraque à frites et un théâtre de marionnettes. Il y a belle lurette que plus aucun spectacle ne s'y donne. La peinture du castelet est écaillée. Un vieux polichinelle géant tire la langue sur le toit. Il fait peur. On peut se demander si c'est dangereux pour les voitures. Ça le serait s'il y en avait. On peut se demander si c'est dangereux pour les enfants. Il y en a. Beaucoup. Les plus petits sont installés dans des incubateurs énormes placés régulièrement sur le front de mer. En ligne. Alternance des couveuses empilées comme des ruches vagissantes. Elles sont reliées par un système de tuyauterie qui court au ras du sol. Oxygène et pulsation d'acides aminés arrivent par bouffées d'air phosphorescent qui éclaire les petits visages, doucement.

Les plus grands se promènent autour des incubateurs. Par petits groupes. Avec des airs d'ennui de vieux conspirateurs. Leur uniforme de couleur différent selon le sexe, dessine des taches vives sur le gazon artificiel. Des rires fusent quelques fois. Mais le rythme de leur promenade est lent, appliqué. Le conditionneur d'humeur B13 serait-il utilisé là aussi, comme dans le reste de la cité ?

Il n'y a aucun autre adulte qu'un gardien, débonnaire. Il a regardé mon permis de visiter sans dire un mot. Il

surveille son petit monde, comme le chef d'orchestre d'une immense salle d'attente. Je suppose qu'il y a tout un système de vidéo-régulation. Mais apparemment, je suis le seul adulte, avec le gardien, dans cet immense jardin d'enfants. La brise souffle de la mer. Le temps est calme. Mais on sent de petites variations dans l'air. Je me demande si c'est naturel. Les enfants se penchent à droite par groupe de deux ou trois et soudain basculent insensiblement de l'autre côté comme dans un grand aquarium agité par le roulis de la mer. Je me demande s'ils sont conscients d'imiter les vagues qui bordent le parc. Ils sont placides et semblent attendre simplement le moment où leurs génitrices vont venir les chercher par convoi de véhicules électriques, au coucher du soleil.

Je continue mon chemin. La route serpente dans une dune à l'herbe rase, bleue et pelée. Il y a des immenses colonnes de marbre, comme d'anciens monuments druidiques, pour soutenir la route, avec ça et là des appareils en laque de nickel qui brillent au soleil. Ce sont probablement des armoires électriques, destinées à alimenter l'énergie des coupelles, poutrelles et autres constructions qui serpentent le long de la mer. Je sens bien que c'est le noeud de fonctionnement et pris de respect, je passe en inclinant la tête devant ces armoires qui bourdonnent doucement. J'ai un curieux sentiment de bonheur. Je me demande bien pourquoi. J'ai essayé d'interroger le gardien, il m'a répondu gentiment à travers son vocable :

"C'est comme ci"

Et pourquoi pas comme ça. Comme ci. Comme si. Comme si quoi... ?

Le sait-il ou ne peut-il pas le dire ? C'est sans doute un secret. Il me faudrait poser la question aux enfants. Depuis le temps qu'on les range dans le parc, ils ont peut-être observé des détails qui me renseigneraient sur ce système d'énergie mystérieuse et sur cette impression de plénitude montant de la mer. Est-elle toujours aussi calme ? Et sinon qu'éprouve-t-on quand souffle la tempête ?

C'est pourquoi je suis là, ce matin. Je me promène, mine de rien.

Je suis des yeux la promenade des plus grands. Ils sont en grappes. Ce n'est pas facile d'en isoler un. A l'abri des regards, caché par un incubateur, je sors de ma manche un ballon d'autrefois. C'est une baudruche un peu dégonflée qui a pris un aspect bizarre. Je l'ai héritée de mon arrière-arrière grand-mère qui vendait des chaussures à Cassis dans les années 2050. En le voyant, un enfant s'écarte, enjambe l'incubateur en hâte et court derrière le ballon en criant. J'arrive à intercepter l'amateur. Je chipe le ballon en le lui arrachant des mains. Le ballon couine. J'ai un peu peur. Je voudrais que l'enfant ne s'affole pas. Mais non, il a l'air calme, absent plutôt. Je voudrais entretenir son intérêt. Je ne sais pas trop quoi faire. Je ne sais trop quoi dire. Le jouet ne l'a pas interloqué longtemps. Il ne peut sans doute pas comprendre ce que c'est. Je suis maladroit. Je tente de lui parler. Je lui promets, pour demain des bonbons, gâteaux, sucettes... Je lance les mots au hasard. Il ne réagit pas. Son petit visage est buté. Les sucettes n'existent sans doute plus. Je n'obtiens rien de l'enfant. Je le lâche. Il grogne et va rejoindre le fruit d'attache le plus proche. C'est une espèce de gros ananas jaune et gonflé, posé sur un promontoire, comme une pompe à essence dont il tète les extrémités avec passion. Il doit avoir besoin de se rassurer après mon intervention.

Je continue mon chemin, mine de rien. Le gardien n'a rien vu. J'observe le petit discrètement. Enfin, il l'air rassasié. Il rejoint son groupe. Il s'agglutine à eux avec une satisfaction évidente. Il n'a pas supporté d'être seul très longtemps. Quel âge peut-il avoir ? Six ans... Huit ans peut-être ? Je ne lui ai pas demandé son nom. J'aurais peut-être dû commencer par là, à moins qu'il ne connaisse même pas son matricule... Je n'ai pas réussi à établir le contact. Je suis furieux après moi.

Avant de quitter le front de mer, je me retourne. Et je vois le petit bonhomme me regarder et me faire un petit signe de la main comme s'il voulait me dire au revoir.

C'est sûr je reviendrai demain.

Serge Scibor

Pages délivrées

De se voir poussiéreux
A rendu cafardeux
Le vieil et bel ouvrage;
Vient-il d'un héritage ?
Qui s'en souvient encore ?
Il suffit qu'il décore
Ce panneau du salon
Avec ses compagnons,
Cousins en reliure !
L'ensemble a fière allure !
A qui viendra l'idée
de venir le chercher,
de l'ouvrir et le lire
Afin de découvrir
Tous les trésors cachés
Qu'il peut bien receler ?
La nuit, l'ennui le ronge,
Avec regret il songe
Au temps où il naquit
Sortant d'imprimerie...
Il connut des lecteurs,
Echappa aux censeurs,
Frôla l'autodafé !

L'oubli va l'étouffer !
Il voudrait tant revivre
Se retrouver vrai livre !
Il interrompt sa plainte
Un bruit vient de la plinthe,

Un rongeur apparaît,
L'œil vif, l'air déluré
Parcourt les rayonnages,
s'approche de l'ouvrage,
Va pour le dépasser,
Et s'arrête, intrigué;
S'adressant au bouquin
Ces propos il lui tint :
«Te voici bien sinistre !
Qui t'a rendu si triste ?»
«Personne ne me lit,
En ce meuble on m'oublie !»
«Fais- toi remarquer ! «
«Comment ?»

«J'ai une idée
N'éprouve aucune peur !»
Voici notre rongeur
Se mettant à pousser,
A faire tomber par terre...
Puis il part sans s'en faire.
Au matin, chantonnante,
Arrive une servante
pour l'entretien des lieux,
Elle pose ses yeux
Sur le livre et le prend
Le remet à son rang...
Ce court contact humain
Est-il sans lendemain?

Une autre nuit va suivre
Le rongeur dit au livre :
«On ne peut, au premier
Essai, toujours gagner !
Alors, recommençons !»
La femme et sa chanson
Le lendemain reviennent,
Ses doigts, le livre, prennent
Et vont pour le ranger...
Et le décourager !
Elle interrompt son geste:
«Ce livre qui ne reste
Pas en place, qu'en dire ?
Mettons- nous à le lire !»
Elle ouvre le grimoire,
Ranimant sa mémoire,
Comblant ses espérances,
Fou de reconnaissance,
Le livre, sans regret,
Dévoile ses secrets,
A cette humble nature
Qu'on prétend sans culture...
Entre eux deux naît l'échange
Et leurs coeurs se mélangent...
Pour les gens très instruits,
A ce qu'affirme autrui;
Oui, ses propriétaires,
Il demeure un mystère...

Serge Scibor

Mémoire Sylvestre

*Et l'enfant marchait dans la forêt. Quel enfant ? Quelle forêt ?
Cela importe peu !*

Depuis combien de temps ?

Est-ce notre sujet ?

*Voici que des branches craquent, que des feuilles crissent; alors il se retourne, inquiet... Sortant d'un taillis
un homme apparaît... vêtu de vert :*

- Bonjour, petit !

- Bonjour, Monsieur !
- Que fais-tu par ici ?
- Je me promenais... mais je crois que je me suis perdu !
- Rassure-toi je connais la forêt comme ma poche et puis t'y aider sans peine.
- Comment est-ce possible ?
- Je suis garde-forestier.
- Ah !...
- Cela te dirait-il, avant que je te ramène chez toi, de visiter les bois qui nous entourent ?
- Oh oui, Monsieur !
- Ils descendent tous deux jusqu'à une piste, gagnent un véhicule tous terrains, lui aussi de vert vêtu...*
- Après quelques kilomètres un arbre, gigantesque et couché, barre le chemin ; des hommes s'agitent autour de lui...*
- Oh ! Monsieur, qu'est-il arrivé à cet arbre ?
- Ce vieux chêne, plus que bicentenaire, n'a pas résisté à la dernière tempête...
- Que vont faire les messieurs qui l'entourent ?
- Ce sont des bûcherons, à notre demande ils vont dégager la piste en débitant l'ancêtre chenu...
- Je pourrais voir cela ?
- Bien entendu ! Asseyons-nous sur ce tronc, à distance raisonnable, pour ne pas gêner...
- Pendant que les tronçonneuses officient, fumantes, bruyantes, huileuses, le forestier commente la forêt, nomme les hêtres, les bouleaux... l'enfant questionne, rit aux jeux de mots : Etre grand ou petit, boulot dur, le houx qui écoute la chouette, le chêne abattu, les chaînes brisées et la liberté retrouvée...*
- A propos de chêne, ne demeure plus que son tronc sur la piste; les bûcherons cessent de travailler pour se restaurer...*
- Approchons-nous, petit...
- Oui, Monsieur... Regardez tous ces cercles, plus ou moins forcés !
- Chacun d'eux représente une année de vie de l'arbre, témoignant de son accroissement.
- Oh ! Mais il y en a beaucoup ! On peut les compter ?
- Allons-y...
- Cheminaut de l'aubier vers le coeur, l'homme et l'enfant comptabilisent les cercles...*
- Oh ! Monsieur, il y en a deux cent soixante !
- Oui, cet arbre a vécu plus de deux siècles et demi... et sans la tempête, qui sait ?
- Mais vous me disiez... Un cercle par an ?
- Effectivement ! Veux-tu que nous repérions certains événements sur cette coupe ?
- Oh oui !
- Vois ce cercle, c'est celui de l'an deux mille, il n'a rien de bien particulier !
- Celui-ci correspond à l'envoi du premier homme dans l'espace; ces deux-là représentent la fin et le début de la seconde guerre mondiale, voici leurs ... cousins... de la première...
- J'ai compris ! J'arrive à il y a cent ans, quand naissait mon grand-père ! Je continue...
- Tu as passé la naissance de l'école gratuite et ... obligatoire !
- Hum... là... !
- Allons ! Sans elle tu ne saurais ni lire ni compter; tu ne pourrais pas comprendre le monde ! Poursuivons...
- Napoléon, bon, passons!... Et là nous arrivons à 1789, tout près du coeur...
- Oh Monsieur, 1789 ! La révolution française ?
- Tu vois, comprendre le monde !
- Mais alors, monsieur, les arbres c'est un peu comme le disque de mon ordinateur, ils contiennent la mémoire de... heu... de...
- Certainement ... Mais la mémoire de quoi ?
- Heu ... de la forêt ?
- Evidemment, mais encore ?
- De ... l'humanité ?
- Si l'humanité voulait bien faire preuve de mémoire ! Mais c'est une autre... histoire !
- Dites, monsieur, si l'on pouvait inventer un ordinateur capable de lire ce qui est gravé dans les arbres, on connaîtrait la vérité historique, forêt par forêt !
- Ce qui serait formidable petit ! Mais hélas bien improbable...
- On peut toujours rêver, Monsieur, et essayer quand même...
- Essaye donc, toi !
- Pourquoi pas, Monsieur, ... Tous ces secrets qui dorment, bien à l'abri, dans tous les troncs qui nous entourent...
- Oui, petit : à quelques centimètres sous l'écorce de celui-ci, se trouve peut-être le souvenir d'un enfant s'y appuyant pour jouer à cache-cache...
- Ou d'un faon qui s'est blotti contre lui ?
- Ou d'un oiseau, d'un sanglier...
- C'est merveilleux, monsieur !
- Ce mot convient parfaitement, petit ! Et, pour imprimer tous les souvenirs ainsi recueillis, certains arbres deviennent de la pâte à papier qui fournira des feuilles où s'écrit la mémoire des hommes !
- Feuilles d'arbre, feuilles de papier, la boucle est bouclée, monsieur !
- Eh oui ! encore une affaire de cercle !

J.C. Thiriet
S'altri nol nega

«Venez nous parler, si nul ne le défend»
 (Dante, *Inf.* V, 81)

A la manière de Gérard de nerval

Les deux signes mourants dans l'eau de la fontaine
Laissent l'âme étonnée et l'esprit sans espoir.
Le chant de la Princesse est-elle une voix naine
Dont n'erre jusqu'à nous que l'écho d'un miroir ?

Que d'heures j'ai passées près de la porte vaine
Attendant que la nuit joue à rebrousse-soir,
Que celle dont on sait la Présence incertaine
Nous enseigne des mots l'impossible mouvoir !

Mais le vent d'italie ne saurait plus couler
Jusqu'à l'angle du pré où frissonnaient d'amour
Les peupliers ballants aux feuilles roucoulées...

Je n'aurai espéré que le chant à rebours
Jamais oui qu'une fois aux creux de l'eau dormante
Et n'aurai deviné que sa caresse aimante.